

PAUL VERHAEGHE

## *Les fantasmes de l'hystérique ou l'hystérie du fantasme\**

L'importance du fantasme dans l'hystérie est bien connue. En psychiatrie on parle déjà depuis longtemps de l'hystérie comme d'une maladie de l'imagination. La psychanalyse a trouvé un point de départ dans le théâtre privé d'Anna O. Cette idée comporte une discussion pseudo-scientifique, qui dissimule une question éthique (1). La pseudo-scientificité se traduit dans le « ou bien » : ou bien l'hystérie se fonde dans un trauma réellement vécu, ou bien dans un fantasme. Ce qui revient à une opposition éthique : l'hystérique victime, malade vraie, face à l'hystérique simulatrice.

Au-delà de cette discussion peu intéressante, nous aimerions restituer aujourd'hui la fonction du fantasme dans l'hystérie. En guise d'introduction, je vous donne tout de suite le résultat de ma petite étude, résultat, bien sûr, que je dois encore démontrer : la fonction du fantasme dans l'hystérie réside dans l'articulation du rapport entre le sujet hystérique et l'ordre symbolique, et ceci sur un point précaire : la sexuation.

Il s'agit donc du rapport entre le sujet et l'Autre, rapport qui se laisse concevoir, entre autres, comme le rapport entre le sujet barré et le savoir,  $S_2$ . La filiation entre l'hystérie et le savoir est connue : le pousse-au-savoir de l'hystérique ne dissimule guère le pousse-au-manque et la passion de l'ignorance.

Afin de débrouiller les intrications entre le savoir, le fantasme et le sujet, je vous propose un détour, ou plutôt quelque chose qui a l'air d'être un détour, et qui n'a pas tellement retenu l'attention des analystes : les théories infantiles sur la sexualité. L'expression « théories infantiles » révèle qu'il s'agit du savoir. Dans les *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, Freud fait trois remarques à ce sujet : premièrement, que le pousse-au-savoir chez l'enfant se produit au même temps que le premier épanouissement sexuel; deuxièmement, que ce pousse-au-savoir aboutit aux fantasmes qui constituent

une réponse à un nombre de questions qui agacent l'enfant; ces fantasmes sont précisément les théories infantiles sur la sexualité; troisièmement que ces théories seront reprises lors de la puberté et qu'elles constituent là un avant-propos d'une éventuelle névrose de l'adulte (2).

Ces trois remarques soulèvent une question : d'où vient cette quête de l'enfant, que veut-il savoir; y a-t-il quelque chose qui manque dans le savoir? Cette question est posée implicitement par Freud parce qu'il y produit une réponse, notamment dans son article sur la nécessité de donner une éducation sexuelle aux enfants (3). Dès que l'enfant aurait reçu les informations adéquates sur la sexualité, il n'aurait plus besoin de théories infantiles. De plus, Freud espère que cette éducation éclairée ait un effet prophylactique : la diminution du nombre de névrosés. On sait que cet espoir se révélera vain. En 1937, c'est-à-dire trente ans plus tard, l'enthousiasme de Freud pour l'éducation sexuelle s'est transformé en pessimisme : malgré les informations « adéquates » sur « la chose génitale », les enfants tiennent à leurs théories et les adultes à leurs névroses (4).

Ceci nous amène à une première conclusion : ce que les enfants cherchent à savoir n'a rien à voir avec un défaut dans le registre de la connaissance. Ce qu'ils visent dans leur interrogation, c'est le savoir en tant qu'ordre constitué de signifiants, l'ordre symbolique en soi. Cette conclusion comporte deux questions. Premièrement, que veut savoir l'enfant? Deuxièmement, comment se fait-il que l'ordre symbolique en tant que tel n'y suffise pas?

Commençons par la première question. La quête infantile focalise trois thèmes, dont je veux démontrer l'intrication.

L'étude du cas du petit Hans nous montre dès le début un de ces thèmes : ce que Hans ne comprend pas, c'est la différenciation des sexes. Il n'y comprend rien du tout, persuadé qu'il est de l'existence d'un monde uni-sexuel phallique. Les théories infantiles sur ce point

\* Conférence faite au local de l'E.C.F. à Bruxelles, le 13 décembre 1985.

englobent l'idée d'un « enlèvement du pénis », l'idée « que ça poussera encore ». Complexe de castration, dira-t-on, heureux de retrouver si aisément un des points de repère majeurs de la psychanalyse. Il faut dire que l'utilisation de ce concept ne dissimule guère dans la plupart des cas une incompréhension aussi grande chez l'interprète que chez l'enfant. Le dit complexe de castration est sans aucun doute le concept psychanalytique le plus difficile. Soyons donc plus prudents et remarquons que les théories infantiles sur la différenciation des sexes trouvent leur point d'achoppement dans un corps particulier, le corps de la mère en tant que privé du phallus.

Une autre question de l'enfant est mieux connue : d'où viennent les bébés? Les théories que l'enfant élabore sur ce point sont d'origine prégénitale : la naissance se passe oralement, analement, même cloacalement. Il est intéressant de remarquer que même les enfants très jeunes ne doutent pas du fait que le nouveau-né a poussé dans le ventre de la mère. Ce qu'ils ne comprennent pas, c'est comment cet enfant en est sorti, et surtout, comment il y est entré. Le point d'achoppement de cette deuxième série de théories infantiles concerne donc le rôle du père.

Ainsi, nous avons deux questions, deux théories et deux points d'achoppement. La troisième question porte sur ce que Freud appelle « le mystère du mariage ». L'enfant interroge l'union entre ses parents. Freud précise que les théories infantiles sur ce point sont aussi prégénitales que les deux précédentes. Le mariage se réduit pour l'enfant au fait de se baigner ensemble, de se donner des baisers, de fréquenter à deux les toilettes, etc. Il me semble que cette troisième question n'aboutit pas tant à une théorie infantile qu'à une *pratique*. Un des jeux les plus connus de l'enfance, c'est de jouer au papa et à la maman. La constatation que cette troisième question conduit plutôt à une élaboration pratique que théorique reste à préciser. En tout cas, l'enfant rencontre ici de nouveau un point d'achoppement, notamment en ce qui concerne la scène primitive dont les interprétations restent aussi prégénitales qu'insuffisantes.

Voilà un survol de la quête infantile, qui constitue notre réponse au « quid? » de cette quête. Ce survol nous permettra deux conclusions, dont la première expliquera l'échec inévitable de ces théories, c'est-à-dire l'échec du savoir en tant que tel. La deuxième nous ramènera sur le terrain de l'hystérie.

Première conclusion. Les deux premières théories infantiles sur la sexualité nous montrent les rapports entre le Réel, l'Imaginaire et le Symbolique : ce que l'enfant rencontre dans le Réel ne se retrouve pas dans le Symbolique. La différence anatomique entre les sexes ne correspond pas à deux signifiants différents. C'est que « La Femme n'existe pas ». Le père réel en tant qu'engendreur doit trouver son « *Aufhebung* » dans un signifiant, le Nom-du-Père. Néanmoins, ce signifiant ne fonctionne pas comme garant : c'est que « L'Autre de l'Autre n'existe pas ». Le manque d'un Autre de l'Autre perpétue le manque de l'Autre, c'est-à-dire que le signifiant du Nom-du-Père ne suffit pas à signifier le Réel de la mère. L'enfant rencontre ici un défaut dans le savoir, quelque chose qui manque dans l'ordre symbolique en tant que tel. Vous l'avez déjà reconnu, puisque j'en ai évoqué les deux volets : il s'agit du S(A), le défaut structural de l'Autre. D'où, bien sûr, l'échec des théories infantiles. Freud conclut que cet échec est inévitable, parce qu'il y a deux éléments « *qui restent inconnus dans la quête infantile : le rôle du sperme fertilisant et l'existence de l'orifice sexuel féminin* » (5).

Donc, la pulsion dite de savoir trouve son origine dans la mésalliance, le non-recouvrement du Réel et du Symbolique. La tentative de réparation que l'enfant y opère, aboutit à des constructions dans l'Imaginaire. Ces théories fonctionnent comme bouche-trou de S(A), comme ce qui doit obturer le défaut dans l'Autre. Le savoir construit dans cette optique recouvre la vérité, ce qui donne la juste mesure à la pulsion dite de savoir et à toute « compréhension ». Le « Gardez-vous de comprendre » de Lacan y trouve sa place.

Rappelez-vous qu'il y avait encore un autre point d'intérêt infantile : l'union entre les parents, dont l'interrogation est plutôt mise-en-scène que théorie. Cette pratique de jeu se révèle maintenant comme conséquence de l'achoppement des deux théories précédentes : puisqu'il n'y a pas de signifiant de l'autre sexe, ni de garantie dans l'Autre, il n'y a pas de rapport sexuel non plus. Il ne reste qu'à faire semblant, et c'est ce que l'enfant fait avec le jeu le plus connu et le plus répété, d'ailleurs pas seulement dans l'enfance...

J'arrive maintenant à ma deuxième conclusion, qui, en apportant une nouvelle dimension, nous ramènera sur le terrain de l'hystérie. Il est assez étonnant de constater que les trois points de la quête infantile correspondent exactement à ce que Freud appellera plus tard les

fantasmes originaires. C'est étonnant, parce que Freud lui-même ne fait jamais le rapprochement. Vous connaissez la série de ces fantasmes : la castration, la séduction, la scène primitive, avec les mêmes points d'échec : la femme, le père et le rapport sexuel. Freud leur accorde une importance qui va très loin : les fantasmes originaires prendraient la place d'une réalité manquante. L'enfant qui n'a pas eu la « chance » d'observer une scène primitive, eh bien, il lui reste à avoir recours à la fantasmatisation de cette scène, ce qui serait conservé, selon Freud, dans l'héritage phylogénétique. Au-delà de cette explication peu satisfaisante, nous pouvons comprendre que ces fantasmes ne prennent pas tant la place d'une réalité manquante, mais d'un Réel bel et bien présent, qui n'a pas trouvé son « *Aufhebung* » dans l'ordre symbolique. De plus, ils recouvrent ce Réel avec une construction signifiante dans l'Imaginaire qui masque le défaut dans le Symbolique. A ce moment-là, il n'est plus question de vérité, sinon d'une vérité escamotée. Les théories infantiles sur la sexualité et les fantasmes originaires rencontrent sur ce point mainte théorie dite scientifique. Je n'en donnerai que l'exemple le plus saillant pour nous, puisqu'il s'origine dans le champ psychanalytique : la théorie sur le « *genital love* », l'amour génital. La fonction de ce savoir absolu n'est pas autre : recouvrir le Réel angoissant.

C'est avec cette dimension que nous retrouvons l'hystérie. Les théories de l'enfant nous ont apporté le primat du phallus, dont le fantasme originaire de la castration fournit une « explication ». Pour l'hystérique, c'est le point de rupture : La Femme n'existe pas, ce qui aboutit selon Freud à l'envie du pénis et au complexe de masculinité. Il est intéressant de remarquer ici que cette « explication » ou « compréhension » infantile de la différenciation des sexes retentit nécessairement dans l'autre théorie, inséparable de la première. En effet, les deux constructions de l'enfant aboutissent à deux primats qui se supposent mutuellement : le primat du phallus exige le repère du père originaire, et inversement. Je m'explique. Lorsque l'enfant s'interroge sur la naissance, il ne s'agit pas tellement d'une demande de savoir à propos d'une question biologique — c'est pourquoi toutes les éducations sexuelles modernes échouent. Ce qu'il interroge, c'est l'origine du sujet et son désir. L'enfant doit trouver une garantie de l'Autre, une garantie dans l'Autre qui recouvre le Réel angoissant de l'autre sexe. Cela nous donne le fantasme du père originaire, pas mentionné par Freud en tant que tel, mais bel et bien impliqué dans son échafaudage

théorique (*Totem und Tabu*, *Der Mann Moses und die monotheistische Religion*) avec son implication pratique (voir la construction que Freud propose au petit Hans, et l'importance qu'il reconnaît au « roman familial du névrosé »). Ce que Freud place à ce point, c'est plutôt l'avatar hystérique, dans lequel il ne s'agit pas seulement d'un père originaire, mais en outre d'un père originaire séducteur. Maître absolu qui greffe son désir sur le sujet à naître. Cette installation, au-delà de l'échec, bien sûr, nous apporte le résultat espéré, le Dimanche de la Vie : à condition qu'il y ait un Autre Sexe, garanti par un père absolu, maître du désir, il y aurait un rapport sexuel.

Maintenant, nous sommes arrivés au renversement qui est inclus dans mon titre : plutôt que d'étudier les « fantasmagories » de l'hystérique, il faut considérer la dimension hystérique dans la structure du fantasme. Les fantasmagories, c'est le versant de l'ego, dont la *pseudologia fantastica* n'est que l'exagération — il y a des égos/égaux qui sont plus égaux/égos que les autres. Le deuxième versant concerne la constitution du sujet. Le fantasme nous démontre la structure qui s'organise autour du manque et dans laquelle la place du sujet est déterminée.

Donc, l'hystérie trouve son point de départ dans un Réel qui est traumatique, précisément parce que le Symbolique y fait défaut. Ce Réel est enveloppé par l'élaboration défensive, démarrant dans l'Imaginaire, continuant nécessairement dans le Symbolique, retournant dans l'Imaginaire, etc., dans un va-et-vient éternel (6). Maintenant on voit clairement pourquoi Freud pouvait soutenir que les théories infantiles sur la sexualité sont déterminantes pour la névrose adulte (7). Nous avons pu suivre la cohérence interne de ces théories infantiles, aboutissant dans les fantasmes dits originaux, nous avons vu que ces deux constructions prennent la même place dans la structure. L'enfant risque d'être confronté avec quelque chose dans le Réel à quoi ne correspond pas un signifiant dans le Symbolique. La solution est opérée par le biais de l'Imaginaire, avec la construction d'un savoir explicatif et donc rassurant. Côté hystérique, cette solution sera entamée d'une façon bien particulière, vouée à l'échec et donc répétée inlassablement.

Le nœud où se trouve aussi bien l'intrication que l'échec, c'est le  $S(A)$  de Lacan. Vous savez sans doute que Lacan a dû réagir plusieurs fois contre une certaine lecture qui croyait comprendre que le  $S(A)$ , c'était

l'équivalent du grand Phi, ce serait le  $\Phi$  qui ferait défaut dans l'Autre. Lacan a corrigé cette interprétation, en produisant une double lecture :  $S(A)$  n'est pas l'équivalent du  $\Phi$ , mais indique « qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre » et que « La Femme n'existe pas » (7).

Voilà une formule bien énigmatique! La répartition en deux énoncés laisserait supposer que le  $S(A)$  contient deux points, voire qu'il y aurait deux trous dans l'Autre. Vous savez que ce n'est pas le cas, ce qui n'explique pas pour autant cette répartition. Je crois qu'il s'agit de deux énoncés qui sont inscrits sur une bande de Moebius, où l'un rejoint l'autre et inversement, sans possibilité de les séparer. En tous cas, c'est cela que j'entends quand Lacan écrit que, si l'Autre de l'Autre existait, c'est-à-dire le dieu non-menteur de Descartes, garant de la vérité, alors ce dieu serait femme (8). Les deux se rejoignent dans un au-delà impossible, ce qu'on peut aussi remarquer chez Schreber.

Eh bien, l'hystérique, elle, marche sur cette bande de Moebius. C'est ce que Julien Quackelbeen a cerné dans le titre d'une publication remarquable : l'hystérique se meut « Entre la croyance dans l'Homme et le culte de la Femme » (9). Reprenons le chemin. La Femme n'existe pas, il n'y a que  $1/2$  la Femme. L'enfant s'en fabrique une explication qui rejoint le fantasme originaire de la castration, notamment avec l'installation du primat du phallus. Inutile de dire que la question de l'hystérique n'y trouve pas une réponse, tout au contraire, la question de l'hystérique y est éternisée. Afin de trouver une sexualité spécifiquement féminine, le sujet hystérique doit combler le trou dans l'Autre. Ici, nous retrouvons le deuxième fantasme originaire, c'est-à-dire l'installation du père originaire séducteur, le maître sans défaut qui détient le savoir sur le sexe. L'Autre sans faille comme garant. Cette idée, l'Autre comme garant, est assez répandue. J'ai déjà mentionné Descartes et son dieu-non-menteur. Même dans notre champ, il n'est pas rare, là où l'on invoque Freud ou Lacan comme garant : « ça se lit chez Freud... », « Lacan a dit que... ». Mais il n'y a pas d'Autre de l'Autre, c'est la vieille historiette de Saint Christophe, portant le Christ qui porte à son tour la terre. Mais qui ou quoi porte Saint Christophore?

Il va sans dire que l'Autre de l'Autre, c'est le tonneau des Danaïdes hystériques. Il n'y a pas d'Autre de l'Autre, le manque dans l'Autre est irréparable. Je cite : « *L'embêtant est que l'Autre, le lieu, lui, ne sache rien (...). C'est l'Autre qui fait le pas-tout, justement en ce*

*qu'il est la part du pas-savant du tout dans ce pas-tout* » (10). Pour l'hystérique, cet échec résulte en des efforts inlassables de reconstruction, de recouvrement du manque dans l'Autre – c'est l'hystérique-promoteur des pères, l'oblativité dans l'hystérie; une autre issue se trouve dans la contestation, le porte-plainte : c'est l'Autre qui est en faute, c'est lui qui est la cause de son malheur. La clinique nous montre que les deux réactions ne s'excluent pas, mais s'entremêlent. De plus, la clinique nous apprend que la seule rencontre possible avec cet Autre sans faille se situe dans le Réel, ce qui ne donne pas La Femme, bien entendu, mais un épisode quasi psychotique dans un cadre hystérique. Ici, à ce point, je devrais entamer un autre chapitre, hors du thème de cet exposé, notamment le chapitre sur le désir et la jouissance dans l'hystérie, en tant que scandés par les deux disjonctions dans le discours, l'impossible et l'impuissance. Disons que l'hystérique a opté pour l'impossibilité de son désir, afin d'éviter et en même temps de conserver l'impuissance du savoir, définie par la barrière de la jouissance (11). C'est pourquoi l'hystérique, en fin de compte, vise toujours la castration du Maître. Au fond de tout essai de raccommodement ou de contestation se trouve la nécessité de conserver le défaut de l'Autre.

Il me reste maintenant à démontrer dans la clinique comment la structure et la fonction du fantasme déterminent le sujet hystérique de bout en bout. Le  $S(A)$  marque l'impossible, l'impossibilité du rapport sexuel « qui ne cesse pas de ne pas s'écrire ». Le fantasme nous montre la scène sur laquelle cette écriture se poursuit.

L'exemple que j'ai choisi nous ramène au début de mon exposé, puisqu'il s'agit du « Privattheater » d'Anna O. Comme tout exemple, celui-ci a des avantages et des désavantages. Je l'ai choisi parce qu'il est presque possible de suivre Anna O. pendant toute sa vie, ce qui nous permet de démontrer aussi bien les constructions et reconstructions que l'échec et le virement qui s'ensuivent. La fonction constituante pour le sujet est assez claire, ce qui est repérable dans toute névrose. D'une certaine façon, l'élaboration fantasmatique est une tentative de guérison. Le sujet hystérique en est déterminé totalement, d'une telle manière que la finalité d'une analyse doit être conçue comme le dévoilement de cette structure fantasmatique dans sa nécessité subjective. Par exemple, Lacan a démontré que le petit Hans élabore ses fantasmes afin de construire un père tel que celui dont il a besoin; il est vrai que Freud a aidé

l'enfant avec sa fameuse construction. L'homme aux loups nous apporte la même histoire, fût-ce sans le même succès. A propos de cette analyse, Lacan fait remarquer que « *ce que Freud nous montre, c'est ceci — c'est dans la mesure où le drame subjectif est intégré dans un mythe, ayant une valeur humaine étendue, voire universelle, que le sujet se réalise* »<sup>(12)</sup>. L'histoire d'Anna O., en tant que sa vie est dirigée par son élaboration fantasmatique, nous montre l'intégration de son drame subjectif et l'avènement du sujet.

Il y a un désavantage dans l'exemple choisi, désavantage que je veux éviter en le mentionnant. La série fantasmatique que nous allons voir, peut donner l'idée d'une évolution en périodes, voire en stades typiques. Il n'en est rien, cela tient aussi bien à la particularité du cas qu'au fait d'un regroupement que j'ai opéré moi-même.

Abordons Anna O, c'est-à-dire Bertha Pappenheim<sup>(13)</sup>. Son histoire commence pour nous au moment du traitement hypnocathartique. La question de l'hystérique y est patente : elle a besoin d'un père afin de signifier sa sexualité féminine. L'incertitude de la fonction paternelle pour Bertha augmente encore l'incertitude de son identité de femme. D'où la construction typique : elle fait l'homme, dans le double sens du mot. Son premier conte de fée qu'elle raconte à Breuer en forme une belle illustration. Je vous en lis le texte : « *Aujourd'hui, j'ai inventé une histoire à propos d'une pauvre petite orpheline qui n'avait pas de famille et qui errait dans une maison inconnue, à la recherche de quelqu'un qu'elle pourrait aimer. Dans cette maison, elle s'aperçut que le père souffrait d'une maladie incurable et attendait la mort. Sa femme n'avait plus d'espoir. Mais la petite orpheline, refusant de croire que l'homme était condamné, s'assit à côté du lit, jour et nuit, lui prodiguant tous les soins. Petit à petit, il récupéra. Il lui fut si reconnaissant qu'il l'adopta; elle eut ainsi quelqu'un à aimer.* ».

Remarquez bien que l'orpheline ne cherché pas une famille où elle sera aimée elle-même; elle cherche un père qu'elle peut elle-même aimer et soigner. Cette réparation du père forme à ce moment-là le thème central pour Bertha, et non seulement dans ses rêveries. Lors de la maladie de son père, elle s'était transformée en infirmière douée. Même sa mère, ou plutôt surtout sa mère, ne devait pas intervenir. Plusieurs années après le traitement de Breuer, elle se transforme en protectrice et même en directrice d'un orphelinat. Afin

de divertir un peu les petites orphelines, elle recommence ses contes de fées, qui d'ailleurs ont été édités sous le titre de *In der Trödelbude*, « Chez le brocanteur ». De nouveau on retrouve la même thématique. Je n'en donne qu'un exemple, le fil rouge qui encadre l'ensemble de ces contes, c'est-à-dire l'histoire du brocanteur. Il s'agit d'un pauvre homme qui vit dans une profonde dépression, car sa femme l'a quitté. L'histoire se termine par un happy end, lorsqu'il retrouve sa fille, perdue depuis longtemps, qui lui apprend la mort de sa femme et lui redonne goût à la vie en venant habiter avec lui.

Le happy end est quand même curieux! La mère est morte, la fille revient chez le père, et tout est bien qui finit bien... Le moment où Bertha a inventé cette histoire, n'est pas sans importance : c'est la période où elle se montre très agressive envers sa mère. Par exemple, la façon dont elle dirige l'institution est tout à fait à l'inverse de l'exemple maternel. L'accent est mis sur l'éducation et les études — la quête du savoir, ce que sa mère lui avait défendu; sur les travaux de raccommodage — puisque sa mère jetait tout; sur un extrême goût pour la justice et les droits de chacun — tout le monde est égal pour la loi.

L'interprétation de son style particulier d'éducation et de ses productions littéraires n'est pas difficile. Elle donne une leçon à sa mère, qui n'a pas fait l'homme, qui ne savait pas « raccommoier » le père. Bertha le fait à sa place, c'est-à-dire qu'elle fait l'homme dont elle a besoin. Dans le même mouvement, elle occupe la place de cet homme. Alors, nous ne sommes pas étonnés du fait qu'elle signe son premier livre par un pseudonyme masculin : Paul Berthold. Remarquez que le prénom masculin est redoublé par un patronyme qui masculinise son propre prénom : Bertha devient Berthold.

L'heureuse issue de toutes ces phantasmagories et essais de réalisations n'empêche pas que « l'usine des pères » fait faillite. Il n'y a pas d'Autre de l'Autre, pas de garantie dans l'Autre. L'échec inévitable sera suivi par le défi. Si le père ne peut pas atteindre la hauteur requise, il n'a qu'à tomber. La seconde série nous apporte ce renversement : l'impuissance du père est étalée de bout en bout, la mère est présentée comme sa victime. Fini les contes de fée — Bertha monte sur la scène et transforme son « Privat-theater » en théâtre public, puisqu'elle publie en 1899 une pièce, avec un titre assez significatif : « Droits de femme ». C'est la

dernière publication qu'elle signe avec le pseudonyme masculin, déjà affaibli : non plus Paul Berthold, mais P. Berthold.

Cette pièce nous présente le tableau dramatique du renversement. A vrai dire, elle nous apparaît plutôt par son versant comique. Le point central y est – bien sûr – le rapport sexuel. Le ratage dans la réparation de l'Autre fait disparaître tout espoir d'obtenir une identité féminine de ce côté-là, ce qui remet à jamais l'idée d'un rapport sexuel préétabli. Maintenant, Bertha n'en veut plus : le rapport sexuel, c'est ce qui doit être refusé par « toute femme », digne de ce nom. Cela, c'est son « Droit de femme ». Sous ce titre, elle met en scène la tragédie d'une pauvre ouvrière mal payée, habitant un grenier, sans chauffage. De plus, elle a une fille de cinq ans. Le tableau est complet, il n'y a pas de père. Cette femme est dénoncée par des prostituées auprès de la police, à cause d'activités syndicales. Elle est arrêtée et emprisonnée. Sortie de prison, elle tombe gravement malade et ne peut plus gagner sa vie. A ce moment-là apparaît une autre femme, « dea-ex-machina » qui veut l'aider. C'est la femme d'un avocat riche — bien entendu, riche par mariage, sa fortune vient de la dot — et celle-ci demande cent marks à son mari pour aider la pauvre. D'abord il refuse, ensuite il se laisse convaincre d'accompagner sa femme chez l'ouvrière, afin de voir par lui-même si l'idée de l'aider est justifiée. Lorsque le couple entre dans la chambre de grenier, la femme, qui n'est plus malade, mais mourante, reconnaît en l'homme son ancien amant qui l'a abandonnée lorsqu'elle fut enceinte de lui. Sa femme, scandalisée, lui dit qu'elle ne le quittera pas à cause de leurs enfants, mais qu'à partir de ce moment, elle refusera tout rapport sexuel avec lui. Conclusion : il n'y a *plus* de rapport sexuel.

Cette deuxième étape dans l'élaboration du fantasme ne prend son relief qu'en comparaison avec la première. Maintenant, le pivot central, c'est la femme. C'est elle qui assure la fortune de l'homme – fortune, « Vermögen », c'est-à-dire la puissance. Le rapport sexuel y est dépeint comme tromperie, semblant, dont la faute est imputée à l'homme. Il n'y a que les prostituées qui consentent à cette supercherie; en outre, ce sont précisément ces femmes qui trahissent La Femme : La Femme, la « vraie », ne peut que refuser ce rapport.

Cette pièce mélodramatique montre d'une manière assez claire que Bertha a renversé sa première position.

La construction du père n'a pas livré le signifiant pour La Femme, ni le rapport sexuel. De « fabricante », elle s'est transformée en accusatrice. De nouveau, son fantasme dirige sa vie : elle fonde un mouvement féministe, appelé « la Fédération des Femmes Juives », et elle en devient la première présidente. La section locale à Frankfurt où elle déploie ses activités, reçoit le nom de « Vigilance Féminine ». Elle y publie des brochures sur la nécessité d'une éducation indépendante pour les femmes, et elle part en guerre contre la traite des blanches. La première brochure est signée : « P. Berthold (Bertha Pappenheim) »; les autres portent son vrai nom. L'ennemi numéro un, c'est l'homme, l'homme en tant qu'il s'est révélé incapable, impuissant. La victime de son impuissance, c'est la femme insatisfaite.

Vous remarquerez que ce renversement de position n'a rien changé à la structure. C'est-à-dire que l'identité féminine, le signifiant manquant pour signifier La Femme afin d'ouvrir la possibilité du rapport sexuel, ce signifiant ressort toujours de la responsabilité de l'homme. Ce qui a changé, c'est que Bertha a perdu tous ses espoirs, c'est tout.

L'histoire n'est pas finie. Suit encore un troisième développement dans la manière dont Bertha interroge son identité de femme. Sa mère meurt en 1905. Bertha règle les funérailles et prend soin de préciser qu'elle veut elle-même être enterrée auprès de cette mère. A ce moment-là, elle développe une nouvelle passion : la recherche de son arbre généalogique, bien entendu, côté maternel. Pendant cette recherche, elle découvre une ancêtre, une mère originaire si vous voulez : Glückel von Hameln. A ce point se déclenche quelque chose de nouveau, puisque cette figure fournira un modèle idéal pour Bertha. Il y a certaines ressemblances entre les deux, sauf sur un point crucial. Glückel s'était aussi intéressée au problème juif, et cela au dix-septième siècle, en donnant refuge aux persécutés. Contrairement à Bertha, elle s'était mariée, ce qui ne l'empêchait pas de diriger un cabinet d'affaires indépendamment de son mari. De plus, elle s'était mariée heureusement et elle avait mis au monde treize enfants. Après la mort de son mari, elle a écrit ses mémoires, je cite : « *J'ai entamé d'écrire ceci, avec l'aide du ciel, après la mort de votre père vénéré, afin de réprimer et chasser les pensées mélancholiques qui me venaient pendant les insomnies de nombreuses nuits. Nous sommes des moutons égarés qui ont perdu leur berger fidèle. J'ai passé de nombreuses nuits d'insomnie et afin de ne pas tomber dans la mélancholie, je me suis*

levée et j'ai passé mon temps à écrire ceci ». En outre, elle mentionne une autre raison : elle écrit ses mémoires parce qu'elle veut que ses enfants sachent « de qui vous descendez ». Bertha est enchantée : y aurait-il quand même un rapport sexuel? Elle entreprend le travail de traduction de ces mémoires en allemand contemporain. Pendant ce travail, elle découvre une parabole qui deviendra, dès ce moment, son Leitmotiv. De nouveau, c'est le père qui joue le rôle central, mais d'une manière tout à fait nouvelle. Ce sera cette métaphore sur le père, métaphore paternelle, qui mettra le point final à l'intégration subjective de Bertha. Je vous épargnerai les interprétations, et – en guise de conclusion – je vous raconte cette parabole. C'est l'histoire d'une tempête violente avec inondation massive. Les protagonistes sont des oiseaux, notamment le père oiseau et ses trois petits, qui se trouvent dans leur nid. Il y a du danger, et le père doit emporter ses petits en lieu sûr. Alors qu'il survole la rivière en crue avec le premier petit entre les pattes, il lui dit : « Tu vois comme j'ai du fil à retordre pour te mettre à l'abri. Feras-tu de même pour moi lorsque je serai vieux et faible? » Le petit oiseau répond : « Mais bien sûr, mon cher père ». A ces mots, le père laissa tomber son bébé dans le torrent tumultueux en disant : « Il ne faut pas sauver un menteur ». L'histoire se répète avec le second qui, lui aussi, disparaît de la scène. Lorsque le père pose sa question au troisième petit, il reçoit une autre réponse, le petit lui dit : « Mon cher père, je ne peux pas te promettre cela. Mais je promets de sauver mes propres petits ». Et le père le sauve.

Le père est sauvé, parce qu'il ne doit plus être sauvé. Le signifiant qui installe la fonction a été transmis.

## NOTES

- (<sup>1</sup>) Scandale aux Archives Freud, *L'Ane*, Hiver 1982, n° 7, pp. I-VIII. Correspondances, *Cahiers Confrontation*, n° 12, Paris, Aubier-Montaigne, 1984, pp. 173.
- (<sup>2</sup>) Freud, S., *Ueber infantile Sexualtheorien*, (1908c), G VII, pp. 171-188., *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, (1905d), G V, p. 95 (1915) et p. 127 n.2 (1920).
- (<sup>3</sup>) Freud, S., *Zur Sexuellen Aufklärung der Kinder*, (1907c), G VII, pp. 19-27.
- (<sup>4</sup>) Freud, S., *Die endliche und die unendliche Analyse* (1973c), G VI, pp. 78-79.
- (<sup>5</sup>) Freud, S., *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, (1905d), G V, p. 97 (1915).
- (<sup>6</sup>) Voir le schéma R et la note 1 en bas de page : Lacan, J., *Ecrits*, Seuil, Paris, 1966, pp. 553-554.

- (<sup>7</sup>) Lacan, J., *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, inédit, séminaires du 20 janvier 1971 et 17 février 1971, *Le séminaire livre XX, Encore*, 1972-73, texte établi par J.A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 68 et p. 75, *Le séminaire livre XXIII, Le Sinthome*, 1975-1976, texte établi par J.A. Miller, *Ornicar?*, n° 9, 1977, p. 36 et p. 39.
- (<sup>8</sup>) Lacan, J., *Le séminaire livre XX, Encore*, o.c., p. 77.
- (<sup>9</sup>) Quackelbeen, J., Tussen het « geloof in De Man » en de « Kultus van de Vrouw » — een afgrenzing tussen de pathologische hystérie en die van elk spreekwezen, *Psychoanalytische Perspektieven*, 1984, n° 6, pp. 123-138. Entre la croyance dans l'Homme et le culte de La Femme, *Recueil des rapports de la Quatrième Rencontre internationale — « Hystérie et Obsession »* (Paris, 14-17 février 1986), Fondation du Champ freudien, Navarin, Paris, 1985, pp. 167-174.
- (<sup>10</sup>) Lacan, J., *Le séminaire livre XX, Encore*, o.c., p. 90.
- (<sup>11</sup>) Lacan, J., *Radiophonie*, in *Scilicet*, 1970, n° 2-3, pp. 96-97.
- (<sup>12</sup>) Lacan, J., *Le séminaire livre I, Les Ecrits techniques de Freud, 1953-1954*, texte établi par J.A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 215.
- (<sup>13</sup>) Le matériel biographique utilisé dans le texte est cité dans : Ellenberger, H.F., *The story of « Anna O » : a critical review with new data*, *Journal of the History of the Behavioral Sciences*, Vol. VIII, July 1972, n° 3, pp. 267-279. Freeman, L., *L'histoire d'Anna O*, Paris, PUF, 1977, pp. 1-326. Voir surtout p. 30, pp. 86-90, pp. 94-95, pp. 98-99, pp. 119-121. Jensens, E.M., *Anna O — Ihr späteres Schicksal*, in *Acta Psychiatrica et Neurologica Scandinavica*, Vol. 36, 1961, pp. 119-131. Jensens, Anna O : *A study of her later life*, in *Psychoanalytic Quarterly*, Vol. 39, n° 2, 1970, pp. 269-293. Karpe, R., *The Rescue Complex in Anna O's Final Identity*, in *Psychoanalytic Quarterly*, Vol. 30, 1961, pp. 1-27. Pollock, G.H., *Glückel von Hameln : Bertha Pappenheim's Idealized Ancestor*, in *American Imago*, 1971, N°28, pp. 216-227.

## BIBLIOGRAPHIE

- A titre d'information, je donne les repères bibliographiques de Bertha Pappenheim et d'autres publications :
- Berthold, Paul, *In der Trödelbude. Geschichten*, Lahr, Druck und Verlag von Moritz Schauenburg, 1890.
- Berthold, P., *Frauenrecht. Ein Schauspiel in drei Aufzügen*, Dresden, Pierson, 1899.
- Berthold, P. (Bertha Pappenheim), *Zur Judenfragen in Galizien*, Frankfurt am Main, Druck und Verlag von Gebrüder Knauer, 1900.
- Pappenheim, Bertha, *Die Memoiren der Glückel von Hameln*, Autorisierte Uebertragung nach der Ausgabe des Prof. David Kaufman von Bertha Pappenheim, Wien, Verlag von Dr. Stefan Meyer und Dr. Wilhelm Pappenheim, 1910.
- Pappenheim, Bertha, *Tragische Momente. Drei Lebensbilder*, Frankfurt am Main, Verlag von J. Kauffmann, 1913.
- Pappenheim, Bertha, *Kämpfe. Sechs Erzählungen*, Frankfurt am Main, Verlag von J. Kauffmann, 1916.
- Pappenheim, Bertha, *Sisyphus-Arbeit. Reisebriefe aus den Jahren 1911 und 1912*, Leipzig, Verlag Paul E. Linder, 1924.
- Pappenheim, Bertha, *Aus der Arbeit des Heims des Jüdischen Frauenbundes in Isenburg 1914-1924*, Frankfurt am Main, Druckerei und Verlagsanstalt R. Th. Hauser & Cie, 1926.
- Pappenheim, Bertha, *Sisyphus-Arbeit. 2. Folge*, Berlin, Druck und Verlag Berthold Levy, 1929.
- Pappenheim, Bertha, *Allerlei Geschichten. Maasse-Buch*, Nach der Ausgabe des MaasseBuches, Amsterdam, 1923, bearbeitet von Bertha Pappenheim. Herausgegeben vom Jüdischen Frauenbund, Frankfurt am Main, J. Kauffmann Verlag, 1929.

Pappenheim, Bertha, *Zeenah U.-Reenah. Frauenbibel*, Nach dem Jüdisch-deutschen bearbeitet von Bertha Pappenheim. Herausgegeben vom Jüdischen Frauenbund, Frankfurt am Main, J. Kauffmann Verlag, 1930.

Pappenheim, Bertha, *Gebete*, Ausgewählt und herausgegeben vom Jüdischen Frauenbund, Berlin, Philo Verlag, 1936.

Pappenheim, Bertha, und Rabinowitsch, Sara, *Zur Lage der Jüdischen Bevölkerung in Galizien, Reise-Eindrücke und Vorschläge zur Besserung der Verhältnisse*, Frankfurt am Main, Neuer Frankfurter Verlag, 1904.

Abrahams, Beth-Zion (ed), *Glückel of Hameln : Life 1646-1724*, New York, Th. Yoseloff, 1963.

Bertha Pappenheim zum Gedächtnis, Blätter des Jüdischen Frauenbundes, XII, July/August, 1936, Berlin.

Edinger Dora, *Bertha Pappenheim, Leben und Schriften*, Frankfurt am Main, Ner-Tamid Verlag, 1963.

Edinger Dora, *Bertha Pappenheim, Freud's Anna O*, Highland Park, Illinois, Congregation Solel, 1968.

Löwenthal, Marvin (ed), *Glückel of Hameln : Memoirs*, New York, Harper and Brothers, 1932.

#### ANNEXE :

Le § →  $\frac{S_1}{S_2}$  ↓ en termes de poésie : Bertha Pappenheim.

« Je suis reconnaissante de pouvoir barrer  
comme dans un bief frais  
quelconque pouvoir poussant dans mon esprit  
involontairement et librement,  
seulement pour mon propre plaisir.

Je suis reconnaissante pour l'heure  
dans laquelle je trouvais des mots  
exprimant ce qui me mouvait  
de sorte que j'en pouvais mouvoir d'autres (personnes).  
Sentir la force, c'est vivre  
— vivre, c'est le désir de servir.

le 19 juillet 1934 ».

Extrait de : *Gebete*, Ausgewählt und herausgegeben vom Jüdischen Frauenbund, Berlin, Philo Verlag, 1936. Cité dans : Jensen, E.M., Anna O — A Study of her later Life, Psychoanalytic Quarterly, Vol. 39, n° 2, 1970, pp. 269-293.

Traduction anglaise de Jensen :

« I am grateful that I can dam up  
As in a cool mill-pond  
Whatever power grows in my mind  
Unintentionally and unforced,  
Solely for my own pleasure.  
I thank also for the hour  
In which I found words  
For what moves me, so that I could  
Move others by them.  
To feel strength is to live  
— to live is to wish to serve. »

